



HAL
open science

Machado de Assis “ diplomate-satiriste ” : l’esclavage ou l’introuvable empathie ? Lecture proustienne d’un classique brésilien

Isabelle de Vendevre

► To cite this version:

Isabelle de Vendevre. Machado de Assis “ diplomate-satiriste ” : l’esclavage ou l’introuvable empathie ? Lecture proustienne d’un classique brésilien. La Licorne - Revue de langue et de littérature française, A paraître. hal-02070264

HAL Id: hal-02070264

<https://hal.science/hal-02070264>

Submitted on 17 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Machado de Assis « diplomate-satiriste » : l'esclavage ou l'introuvable empathie ? Lecture proustienne d'un classique brésilien

Isabelle de Vendevre, Centre de Recherche sur les Relations entre Littérature Philosophie et Morale (CRRLPM), « République des savoirs » (USR3608)

Pour Marcel Proust, le diplomate-écrivain est celui qui fait naître l'émotion en la dissimulant. Le Narrateur prend l'exemple d'un diplomate qui doit annoncer la mort d'un jeune soldat et dont la retenue ne fera qu'accroître la charge émotionnelle contenue dans la nouvelle¹.

Dans cet art de la réserve, il y a un programme esthétique - « Less is more » - qui peut être transposé dans le domaine de l'éthique. L'empathie avec la souffrance d'autrui s'accorde mieux avec la pudeur dans l'expression.

L'empathie est la faculté d'éprouver l'état intérieur d'autrui - émotions, sentiments - à l'unisson. Le mot vient du grec et signifie sentir ou souffrir. En grec ancien, l'adjectif existe, pour l'opposer à « apathique », mais le substantif n'existe pas. La pitié, dans la *Poétique* d'Aristote, se dit ἔλεος en grec classique, mais ἔλεημοσύνη en grec tardif, avec des hésitations, au sens d'avoir pitié de quelqu'un, faire la charité... et on le trouve aussi dans les *Béatitudes*, ce que l'on traduit généralement par « heureux les miséricordieux ». Empathie, pitié, compassion, charité, ont des sens voisins. Dans « pitié » et « compassion », la notion de douleur est davantage présente.

La fortune du mot « empathie » est récente. Après les réflexions de Hume et Smith sur la sympathie, celles de Rousseau sur la pitié, Robert Vischer a créé le concept d'*Einfühlung* dans le domaine esthétique² dans sa thèse de doctorat en 1872, un terme traduit ensuite en français au moyen de la racine grecque, pour créer le néologisme « empathie », comme Thomas More avait inventé « utopie » (1516). Puis, tandis que les synonymes disparaissaient avec leurs préfixes (Mit-Zu, etc.), la psychologie et les sciences cognitives se sont saisies du concept. Les troubles de l'empathie (désempathie du bourreau, syndrome E en jeu dans les massacres de masse) mobilisent l'énergie d'équipes pluridisciplinaires³.

¹ « Pour peu que le diplomate soit écrivain et raconte cette mort, il ne dira pas qu'il a eu du chagrin ; non ; d'abord par « pudeur virile », ensuite par habileté artistique qui fait naître l'émotion en la dissimulant ». Marcel Proust, *ARTP*, t. IV, *Le Temps retrouvé*, p. 323.

² Voir l'article de Gérard Jorland et Bérengère Thirioux <https://www.cairn.info/revue-de-metaphysique-et-de-morale-2008-2-page-269.htm>

³ Voir l'article d'Elisabeth Pacherie, « L'empathie et ses degrés », in *L'empathie*, sous la direction d'Alain Berthoz et Gérard Jorland, Paris, éditions Odile Jacob, pp. 149-181. Des instruments de mesure du niveau d'empathie des individus ont été mis au point en psychologie: <https://www.cairn.info/revue-enfance-2005-4-page-363.htm>

L'empathie, individuelle, et la contagion émotionnelle, collective, sont des fonctionnements élémentaires, animaux, dont la littérature traite abondamment. Nous prendrons le cas exemplaire de Marcel Proust. Dans *Jean Santeuil*, au moment des audiences de l'Affaire Dreyfus, le narrateur évoque le phénomène physique de fièvre collective qui s'empare de l'auditoire⁴. Dans la *Recherche*, on voit aussi clairement la différence entre la contagion émotionnelle des personnages lors de l'Affaire Dreyfus ou de la guerre, et l'empathie – intelligence du cœur – qui règne dans la famille du héros⁵. Il s'agit aussi du passage du collectif au particulier : pour Proust, les émotions collectives sont suspectes. La contagion émotionnelle est une faculté instinctive, transposée dans le champ social ; elle ne suppose ni connaissance, ni sympathie. Elle est d'ailleurs démasquée et satirisée. L'empathie proustienne, en revanche, relève de la sensibilité et va puiser au cœur de l'humanité de chacun.

Loin de procéder par « contagion émotionnelle », l'artiste fait naître l'empathie du lecteur pour le personnage grâce à la réserve de la narration, qui semble dire moins que ce qui serait attendu et crée donc chez le lecteur sensible une place à combler par l'émotion et le jugement, la sensibilité étant à la fois une faculté intellectuelle, esthétique et éthique. On pourrait, dans une optique proustienne, opposer une esthétique mélodramatique, un art de l'hyperbole, une parole excessive, tant par la quantité que par le style, toujours source de comique – on songe aux discours de Norpois ou de Charlus – et un art de la litote, qui dit moins pour exprimer plus, comme lors de l'annonce de la maladie de Swann aux Guermantes. Le mode mélodramatique cherche à provoquer une contagion émotionnelle, à persuader l'autre en l'entraînant dans un sillage étourdissant de mots et d'affects, tandis que le diplomate-écrivain crée les conditions pour que survienne l'empathie qu'il attend et espère⁶.

⁴ « Quand le général Gonse parla à la Cour d'assises « du traquenard où voulait le faire tomber Labori », Rustinlor et tous ses amis furent secoués dans leur sensibilité inemployée et chargée d'une secousse électrique. Ils parcouraient les groupes après cela dans la galerie de Harley en criant : « C'est une infamie, c'est une infamie, on ne dit pas cela à un avocat ![...] » Et déjà une masse humaine s'accroissait de minute en minute autour des deux interlocuteurs, et Rustinlor haussait la voix, moins peut-être par l'effet de sa chaleur que pour être entendu de tous les groupes, gesticulant, répondant à la question d'un inconnu, tout le monde fraternisant dans la même fièvre, et les renseignés prenant autorité sur les curieux dont ils étaient heureux de pouvoir exciter l'émotion et rassasier l'avidité. Quant à une démission, surtout si c'était celle d'un ministre ou d'un général ou d'un membre du Conseil de l'Ordre, on peut penser à quel point elle faisait courir et voler tous ces corbeaux qui rien qu'en battant l'air de leurs cris avaient le sentiment d'être des augures de l'avenir ». Marcel Proust, *Jean Santeuil*, précédé de *Les Plaisirs et les Jours*, édition établie par Pierre Clarac avec la collaboration d'Yves Sandre, préface de Jean-Yves Tadié, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1971, p. 575.

⁵ La grand-mère du héros sait reconnaître son appel à la manière dont il frappe la cloison qui sépare leurs chambres respectives dans le Grand Hôtel de Balbec : « Confondre les coups de mon pauvre chou avec d'autres, mais entre mille sa grand-mère les reconnaîtrait ! Crois-tu donc, qu'il y en ait d'autres au monde qui soient aussi bêtes, aussi fébriles, aussi partagés entre la crainte de me réveiller et de ne pas être compris ? Mais quand même elle se contenterait d'un grattement on reconnaîtrait tout de suite sa petite souris, surtout quand elle est aussi unique et à plaindre que la mienne ». Marcel Proust, t. II, *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 30.

⁶ Le mode mélodramatique est issu du genre théâtral du mélodrame qui donne à voir un monde manichéen et juste, où les bons sont récompensés et les méchants punis. Pour Peter Brooks, la fonction du mélodrame est de

Proust se révèle un instrument critique précieux pour parler de la façon dont le romancier brésilien Machado de Assis traite de l'esclavage. Machado illustre en effet parfaitement cet art du « diplomate-écrivain », qui « fait naître l'émotion en la dissimulant » et se situe aux antipodes d'une esthétique mélodramatique. Né à Rio de Janeiro en 1839, il passe toute sa vie dans un périmètre de 150km². Issu d'une famille modeste, descendant d'esclaves par son père, il devient ouvrier typographe, journaliste, fonctionnaire, écrivain et connaît la gloire de son vivant. En 1898, il est l'un des fondateurs de l'Académie brésilienne des Lettres, sise à Rio dans un bâtiment offert par la France et appelé « le Petit Trianon ». Fonctionnaire de valeur, il sert sous l'Empire, contribue à la réflexion sur la fin de l'esclavage et sur la réforme agraire, voit la promulgation de la « Loi du ventre libre », en 1871, par laquelle l'enfant d'une mère esclave naît libre⁷. Machado assiste à l'abolition de l'esclavage par l'Empire en 1888, ainsi qu'à l'avènement de la République, et reste au service de l'État.

Machado a écrit une œuvre considérable qui comprend de la poésie, des pièces de théâtre, des chroniques, des nouvelles et des romans. Il connaissait le français et l'anglais et avait une vaste culture littéraire, dont on retrouve la trace dans son œuvre, par des allusions, références ou citations. Marquée par l'ironie et le scepticisme, voire par un certain pessimisme envers la nature humaine, l'œuvre de Machado ne semble pas particulièrement « empathique ». Elle ne se développe en tout cas pas dans le registre de la contagion émotionnelle ou du pathos. Machado ne prend pas bruyamment parti pour telle ou telle cause. Étant donné sa condition de descendant d'esclaves, on lui a reproché cette indifférence apparente, allant jusqu'à l'attribuer à un « ressentiment métis » : la volonté d'intégration, voire d'ascension sociale, l'aurait emporté sur la loyauté envers les ancêtres.

Il est vrai que l'esclave occupe une place marginale dans son œuvre. Ce sont les innombrables, mais secondaires « négrillons » chargés de menus travaux et courses en tout genre. Le négrillon passe le balai et transmet le courrier. Occasionnellement, il perd la lettre qu'il devait remettre et se fait réprimander. L'œuvre de Machado n'est ni une description de l'esclavage ni un réquisitoire ; elle porte sur les rapports humains dans la bourgeoisie brésilienne du milieu du XIXe siècle, avec ses propriétaires terriens, ses notables de province ou de la capitale, ses petits et hauts fonctionnaires. Délaissant le réalisme, l'œuvre s'inspire de Sterne et cultive une fantaisie

rassurer le public sur la permanence d'une forme de transcendance et de justice dans un monde sécularisé. On lira *The Melodramatic Imagination : Balzac, Henry James and the mode of excess*, Yale University Press, 1976.

⁷ Cette loi marque une étape importante avant l'abolition en 1888 par la princesse Isabelle, fille de Dom Pedro II.

non dépourvue de réflexivité, comme dans les *Mémoires posthumes de Bras Cubas*, mémoires, non pas d'un « auteur défunt », mais d'un « défunt auteur » plongé dans la perplexité dès l'incipit : le défunt auteur doit-il commencer son récit par son enterrement ou par sa naissance ?

Marginal par le nombre de pages qui lui est consacré, le thème de l'esclavage n'en est pas moins traité avec une grande force dans la nouvelle « Chasseur d'esclave. Un père contre une mère », récit d'une dizaine de pages⁸. Machado applique avant la lettre le programme proustien : « faire naître l'émotion en la dissimulant ». Adoptant un ton apparemment neutre, il crée un texte de basse intensité, dans lequel des signaux faibles ressortent avec d'autant plus de force. Publiée dans le recueil *Reliques de la vieille maison* (1905), la nouvelle se situe dans un passé relativement proche pour le narrateur – les années 1850 - soit avant la « Loi du ventre libre » (1871) et l'abolition de l'esclavage (1888). À cette époque, un esclave fugitif était pourchassé et une récompense promise à celui qui ramènerait l'esclave à son maître. L'esclave de la nouvelle est enceinte, ce qui augmente sa valeur. Le héros, ou plutôt l'anti-héros de l'histoire est un chasseur d'esclaves occasionnel. Paresseux, il n'a jamais pu conserver un emploi très longtemps, mais son mariage et la grossesse de sa femme le mettent devant la nécessité d'assurer la subsistance de la famille à venir, sous peine de devoir déposer le nouveau-né à l'assistance publique, comme le lui conseille Monica, la tante de son épouse. Désespéré à l'idée de devoir abandonner son fils, il aperçoit une esclave fugitive alors qu'il est en route vers l'orphelinat avec son bébé dans les bras. Le jeune père confie précipitamment le nouveau-né au pharmacien du coin et se met en chasse une dernière fois. Il réussit à capturer l'esclave, qui supplie et se débat. Traînée sans ménagement jusque chez son maître, épuisée physiquement et nerveusement, elle fait une fausse couche sous les yeux du chasseur et du maître. Le chasseur repart chercher son fils et rentre chez lui ivre de joie et de fierté.

Dans l'univers de Machado, nulle empathie des personnages les uns envers les autres. En revanche, le dispositif narratif favorise l'empathie du lecteur pour les personnages, construisant un pont entre l'auteur et le lecteur, entre deux consciences et deux sensibilités. Comment, du point de vue de la technique littéraire, se crée le lien empathique entre auteur/narrateur, personnage et lecteur ? Dans la nouvelle de Machado, ce sont des variations de ton qui donnent soudainement à entendre une voix personnelle.

L'incipit de la nouvelle offre un bon exemple de cette connivence. L'approche est ethnographique et apparemment détachée ; le narrateur parle d'une époque relativement récente,

⁸ Joaquim Machado de Assis, « Pai contra mãe », in *Obra completa*, 4 volumes, São Paulo, editora Nova Aguilar, 2015, vol. 2, p. 621-627.

mais qui semble appartenir à un autre âge et dont le souvenir s'estompe. Il entreprend donc de rappeler quelle était la situation des esclaves, avant la loi du ventre libre et l'abolition :

A escravidão levou consigo ofícios e aparelhos, como terá sucedido a outras instituições sociais. Não cito alguns aparelhos senão por se ligarem a certo ofício. Um deles era o ferro ao pescoço, outro o ferro ao pé ; havia também a máscara de folha de flandres. A máscara fazia perder o vício da embriaguez aos escravos, por lhes tapar a boca. Tinha so três buracos, dois para ver, um para respirar, e era fechada atrás da cabeça por um cadeado. Com o vício de beber, perdiam a tentação de furtar, porque geralmente era dos vintens do senhor que eles tiravam com que matar a sede, e aí ficavam dois pecados extintos, e a sobriedade e a honestidade certas. Era grotesca tal máscara, mas a ordem social e humana nem sempre se alcança sem o grotesco, e alguma vez o cruel. Os funileiros as tinham penduradas, à venda, na porta das lojas. Mas não cuidemos de máscaras⁹.

Avec l'esclavage, des métiers et des accessoires ont disparu, comme cela est sans doute arrivé pour d'autres institutions sociales. Je ne citerai quelques uns de ces accessoires que parce qu'ils sont liés à un certain métier. L'un d'eux était le fer au cou, un autre le fer au pied ; il y avait aussi le masque en fer blanc. Ce masque faisait perdre aux esclaves le vice de l'ivrognerie, parce qu'il leur fermait la bouche. Il n'avait que trois trous, deux pour voir, un pour respirer, et il était fermé derrière la tête par un cadenas. Avec le vice de l'ivrognerie, ils perdaient la tentation de voler, car en général, c'est dans les sous de leur maître qu'ils puisaient de quoi étancher leur soif ; on avait du coup deux péchés abolis, et la sobriété et l'honnêteté étaient assurées. Ce masque était grotesque, mais on ne peut pas toujours obtenir l'ordre social et humain en évitant le grotesque, voire la cruauté. Les **quincailliers** les accrochaient pour les vendre à la porte de leurs boutiques. Mais ne nous occupons pas des masques¹⁰.

À l'issue de cet incipit apparemment neutre, qui semble ne faire que décrire des accessoires désormais disparus, deux termes ressortent et prennent un relief particulier : « grotesque » et « cruauté¹¹ ». La texture du paragraphe était lisse et soudain, deux mots claquent, apportant une tonalité très différente, proférant un jugement esthétique et éthique à la fois, comme un soubresaut dans un tracé plat par ailleurs. Le jugement du narrateur - une émotion morale véhiculée par les mots « grotesque » et « cruauté » - est là, mais dissimulé au cœur d'un texte apparemment neutre. Le narrateur est brièvement sorti de ses gonds. Ces accroches créent un lien avec la sensibilité du lecteur, car soudain une voix se fait entendre. Le caractère interpersonnel de la lecture apparaît. L'empathie d'une personne réelle – le lecteur – envers une personne possible –

⁹ « Pai contra mãe », *op. cit.*, p. 621.

¹⁰ « Chasseur d'esclaves. Un père contre une mère », traduction Anne-Marie Quint, Paris, Chandeigne, 2006, p. 11-12.

¹¹ Il aurait été préférable de traduire « o cruel » par « le cruel », à la fois pour préserver le parallélisme entre les deux adjectifs, grotesque et cruel, employés dans le texte original, mais aussi parce que le substantif introduit une dimension abstraite qui est absente de l'original et atténue le contraste avec la tonalité d'ensemble de l'extrait.

le personnage – peut naître à partir du moment où la voix du narrateur résonne. De fait, pour dissimuler l'émotion, encore faut-il la faire exister.

Dans la nouvelle, tout est construit pour créer un dilemme chez le chasseur d'esclaves : le parallèle entre sa situation de père et celle de la mère, souligné par le titre, les supplications de l'esclave (« Si vous avez un enfant, mon bon monsieur, pour l'amour de lui, relâchez-moi ! »), devraient éveiller la conscience du personnage à l'équivalence des situations et provoquer une forme d'empathie pour l'esclave.

Qu'est-ce qu'un dilemme ? Une alternative qui présente deux choix tout aussi mauvais l'un que l'autre. Pourquoi le dilemme est-il intéressant ? Parce qu'il représente un moment d'instabilité, d'écartèlement entre deux voies possibles : étirement de la durée et suspens dans l'action coexistent avec une tension extrême. Rien de tout cela ne se produit. C'est la violente asymétrie des situations qui préside aux destinées du chasseur, de l'esclave et finalement de son enfant mort-né, dont l'arrivée dans le monde est saluée par cette remarque laconique « Tous les enfants n'arrivent pas à terme », ultime phrase de la nouvelle. L'injustice acceptée, causée, est maquillée en fatalité. Nul dilemme chez le chasseur d'esclave, mais une absence d'empathie totale, que nous appellerons « désempathie ».

Au cœur du tableau de la désempathie généralisée envers l'esclave, celle des passants qui voient la scène sans intervenir ou encore celle de la tante, le narrateur ménage une place, en creux, pour l'empathie du lecteur envers le personnage.

L'absence d'empathie du chasseur d'esclaves pour la future mère a pour pendant le dilemme empathique du lecteur, qui comprend les deux détresses, celle du père et celle de la mère. Le texte pose ainsi la question des priorités. D'un côté, la préférence de Cândido pour son fils est « naturelle », « humaine », de l'autre, l'injustice et la cruauté envers l'esclave sont inhumaines. Humanité et inhumanité coexistent, dans une mise en échec de la théorie de la sympathie universelle selon Darwin¹², qui vient buter contre la préférence pour ceux qui nous sont les plus proches, famille, communauté. C'est précisément parce qu'il aime son fils que Cândido est impitoyable envers l'esclave. Humanité et inhumanité sont comme les deux faces d'une même monnaie. En effet, la rage de capturer l'esclave et la rage d'amour pour son fils sont à la fois identiques et distinctes : « O pai recebeu o filho com a mesma fúria com que pegara a escrava

¹² Pour Darwin, présent en filigrane dans l'œuvre de Machado, la sympathie permet en effet à l'homme civilisé d'étendre sa bienveillance à ses plus proches, puis aux moins proches, et enfin à tout ce qui est sensible. Seule une barrière artificielle nous fait considérer les autres comme des ennemis. Il y a parenté et généalogie commune des êtres vivants, dans un *continuum*. L'esclavage est une barrière artificielle, vivement condamnée par Darwin, notamment lors de son voyage au Brésil en 1832.

fujona de há pouco, fúria diversa naturalmente, fúria de amor¹³ ». *Le père reçut son fils avec la même rage qu'un peu plus tôt, lorsqu'il avait saisi l'esclave fugitive, une rage différente, naturellement, une rage d'amour*¹⁴. Cette préférence naturelle pour le plus proche immunise le personnage contre toute espèce de scrupule.

S'inscrivant dans le sillage de Voltaire qui satirise Leibniz et Rousseau en créant le philosophe Pangloss dans *Candide*, Machado satirise un composé d'Auguste Comte et de Darwin avec le personnage de Quincas Borba dans *Les mémoires posthumes de Bras Cubas* et *Quincas Borba*. Pour Machado, la théorie de la sympathie universelle de Darwin, ou la religion de l'humanité de Comte, trouvent leurs limites dans les cas pratiques ; le particulier dément le général. Le point commun à Pangloss et à Quincas Borba est de vivre dans le monde des idées, ou plutôt d'une idée, l'idée fixe érigée en système, ce qui les rend hermétiques aux leçons de l'expérience, et notamment au problème du mal. Par extension, ils sont indifférents aux souffrances physiques et morales, car ils les ont tout simplement éliminées de leurs systèmes respectifs. Pour Pangloss, « tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » ; pour Quincas Borba, « il n'existe vraiment qu'un seul malheur : c'est de ne pas naître ».

La philosophie risquerait-elle de conduire à la dés empathie ? Certaines philosophies s'apparentent selon Machado, à un apprentissage de la dés empathie. À défaut de pouvoir remédier au mal, on évacue le problème par le raisonnement. La cause finale, le récit téléologique, la théodicée, recèlent un risque de déshumanisation. L'empathie n'a plus lieu d'être puisque « tout est bien ». Les philosophes apparaissent comme détachés de la réalité et incapables de rendre compte du problème du mal qui sollicite pitié et compassion. Leur philosophie n'est pas vraiment réfutée, mais leur personnage est ridiculisé. L'Humanitisme inventé par Quincas Borba aboutit à tout justifier, y compris l'esclavage, dans un enchaînement causal dont le philosophe est à la fois la raison d'être et le point d'aboutissement :

- Para entender bem o meu sistema – concluiu ele -, importa não esquecer nunca o princípio universal, repartido e resumido em cada homem. Olha : a guerra, que parece uma calamidade, é uma operação conveniente, como se diséssemos o estalar dos dedos de Humanitas ; a fome (e ele chupava filosoficamente a asa do frango), a fome é uma prova a que Humanitas submete à própria viscera. Mas eu não quero outro documento da sublimidade do meu sistema, senão este mesmo frango. Nutriu-se de milho, que foi plantado por um africano, suponhamos, importado de Angola. Nasceu esse africano, cresceu, foi vendido ; um navio o trouxe, um navio construído de madeira cortada no mato por dez ou doze homens, levado por velas, que oito ou dez homens teceram, sem

¹³ « Pai contra mãe », *op. cit.*, p. 627.

¹⁴ Joaquim Machado de Assis, « Chasseur d'esclaves. Un père contre une mère », *op. cit.*, p. 37.

contar as cordoalha e outras partes do aparelho nautico. Assim, este frango, que eu almocei agora mesmo, é o resultado de uma multidão de esforços e lutas, executados com o único fim de dar mate ao meu apetite¹⁵.

Pour bien comprendre mon système, conclut-il, il importe de ne jamais perdre de vue le principe universel, réparti et résumé en chaque homme. Tiens : la guerre, qui semble une calamité, est une opération normale ; c'est, pour ainsi dire, un simple claquement de doigts de Humanitas ; la faim (et il suçait philosophiquement son aile de poulet), la faim est une épreuve à laquelle Humanitas soumet ses propres viscères. Mais je ne veux pas d'autre preuve de la sublimité de mon système que ce poulet lui-même. Il a été nourri de maïs, planté par un noir, que nous supposerons importé d'Angola. Ce nègre naquit, grandit, fut vendu. Il fut amené ici par un navire construit avec du bois coupé dans la forêt par dix ou douze hommes, mû par des voiles que tissèrent dix ou douze hommes, sans parler des cordages ou des autres appareils. Ainsi ce poulet, dont je viens de déjeuner, est le résultat d'une multitude d'efforts et de luttas, accomplis dans le seul but de mettre échec et mat mon appétit¹⁶.

À la fois naïf et orgueilleux, Quincas Borba sombre finalement dans le délire de grandeur et la folie, comme Rubião, son disciple et son héritier, après lui.

La pensée d'Auguste Comte, diffusée par des élèves de l'École Polytechnique de Rio qui avaient suivi des cours à Polytechnique à Paris, auprès de Comte ou de ses anciens élèves, a connu un retentissement considérable au Brésil¹⁷, à telle enseigne que la devise « Ordre et progrès » a même été adoptée par la République proclamée en 1888.

La loi des trois états (âge théologique, âge métaphysique, âge positif) est parodiée dans *Quincas Borba* qui ajoute une quatrième phase, la « phase contractive », au système comtien : « Conta três fases Humanitas : a estática, anterior à toda criação ; a expansiva, começo das coisas ; a dispersiva, aparecimento do homem ; e contará mais uma, a contrativa, absorção do homem e das coisas. (...) porquanto, verdadeiramente há só uma desgraça : é não nascer ». p. 705-706. / *Humanitas présente trois phases : la statique, antérieure à toute création ; l'expansive, origine des choses ; la dispersive, apparition de l'homme ; et il en comptera encore une, la contractive, absorption de l'homme et des choses. (...) En somme, il n'existe vraiment qu'un seul malheur : c'est de ne pas naître. p. 193-194. Quant à la sélection des plus aptes de Darwin, elle est transformée en parabole par Machado : si deux peuples doivent se disputer un champ de pommes de terre pour survivre, mais que seul l'entre d'eux puisse assouvir*

¹⁵ Joaquim Machado de Assis, *Quincas Borba*, in *Obra completa, op. cit.*, vol. 1, p. 706.

¹⁶ Joaquim Machado de Assis, *Quincas Borba. Le philosophe ou le chien*, traduction Jean-Paul Bruyas, Paris, Métailié, 2015, p. 195.

¹⁷ Paul Arbousse-Bastide, *Le positivisme politique et religieux au Brésil*, édition établie par Anne Petit et Francis Uteza, Turnhout, Brepols, 2010.

sa faim, l'extermination du plus faible serait dans l'ordre des choses, ce que Quincas Borba traduit par la devise « Ao vencedor as batatas¹⁸ » / « Au vainqueur, les pommes de terre¹⁹ ».

La satire des pensées philosophiques se fait certes au prix d'une distorsion, d'une déformation de ces dernières ; ce qu'on appelle le « darwinisme social » n'a jamais fait partie de la pensée de Darwin²⁰. La satire révèle en tout cas une différence de sensibilité et témoigne de la méfiance de Machado envers tout système. Toute explication totalisante, est forcément fautive et ridiculisée lorsque c'est le personnage délirant de Quincas Borba qui s'exprime, pensant avoir inventé :

(...) um novo sistema de filosofia, que não só explica e descreve a origem e a consumação das coisas, como faz dar um grande passo adiante de Zenon e Sêneca, cujo estoicismo era um verdadeiro brinco de crianças ao pé da minha receita moral. É singularmente espantoso esse meu sistema ; retifica o espírito humano, suprime ao dor, assegura a felicidade, e enche de imensa glória o nosso país. Chamo-lhe humanismo, de Humanitas, princípio das coisas²¹.

un système de philosophie qui non seulement explique et dépeint l'origine et la consommation des choses, mais qui marque un grand progrès sur Zénon et Sénèque, dont le stoïcisme n'était véritablement qu'un jeu d'enfants au regard de ma recette morale. Mon système est simplement prodigieux ; il redresse l'esprit humain, supprime la douleur, assure le bonheur et couvre notre pays d'une gloire immense. Je l'appelle Humanisme, de Humanitas, principe des choses²².

Les philosophies apparaissent en dernière analyse comme des actes de foi aberrants dans la rationalité et le bien. Aux systèmes qui couronnent la raison, Machado préfère les métaphores, anecdotes et paraboles sur une nature humaine emplie d'inconsciente cruauté quoique dépourvue de réelle méchanceté, comme lorsque le héros écrase un papillon noir, sans raison, et conclut : « il eût mieux valu qu'il fût bleu » ou lorsqu'un esclave affranchi maltraite un esclave dont il est devenu le maître, sans la moindre trace de souvenir de sa condition antérieure.

La philosophie du jardin de *Candide* n'échappe pas à la sagacité machadienne. Au fond, qui est Cândido ? Son nom complet est « Cândido Neves », soit « Candide des Neiges ». Plus blanc

¹⁸ *Quincas Borba, op. cit.*, p. 741.

¹⁹ *Quincas Borba, op. cit.*, p. 20.

²⁰ En réalité, selon Darwin, en sélectionnant les instincts sociaux, la sélection naturelle va élire une forme de vie qui tend à évacuer les processus éliminatoires. La tendance à protéger les faibles, l'empathie, est également un produit de l'évolution. La pensée de Darwin a été déformée, jusqu'à aboutir au « darwinisme social » et au *Might is right or The Survival of the Fittest* publié en 1890, probablement par Arthur Desmond, sous le pseudonyme Ragnar Redbeard. C'est donc une contrefaçon que Machado va satiriser avec le personnage de Quincas Borba, qui lui permet de donner corps à son intuition personnelle de l'existence.

²¹ *Memórias póstumas de Brás Cubas, in Obra completa, op. cit.*, vol. 1, p. 688.

²² Joaquim Machado de Assis, *Les mémoires posthumes de Brás Cubas*, traduction R. Chadebec de Lavalade, Paris, Métailié, 2015, p. 164.

que blanc, il descend en droite ligne du personnage de Voltaire, à quelques nuances près. Incarnation du *topos* du naïf, Candide représente l'homme moyen. Ni bon ni mauvais, page blanche, il ne demande qu'à être instruit : « Candide avait le jugement assez droit avec l'esprit le plus simple²³ ». Il est confiant dans les leçons de son maître Pangloss, qu'il suit jusqu'à l'épisode du nègre du Surinam. C'est donc la vue de l'esclavage qui met fin à l'optimisme du personnage pour laisser la place à la philosophie du turc : « Il faut cultiver son jardin ». Une forme d'apaisement et d'ordre semble accessible grâce au travail et à l'organisation d'une micro-société vouée à la satisfaction de ses besoins essentiels.

Mais que se passerait-il si Candide était paresseux ? demande implicitement Machado. Il invente un personnage qui ne semble pas plus mauvais que la moyenne, mais souffre d'un défaut somme toute assez répandu : le manque d'énergie à la tâche, la nonchalance, l'incapacité à persévérer. Cândido est un Candide qui n'aurait pas retenu la leçon du philosophe turc, ou plutôt qui y déroge tout naturellement, parce que sa nature, la nature même de l'homme, y répugne. En effet, pour Machado, la philosophie du jardin est utopique car l'homme cherchera toujours le moindre effort, et il est plus facile d'exploiter son prochain plutôt que de travailler soi-même. Dans ce système, on accuse toujours l'autre des vices dont on est soi-même coupable : l'esclave est systématiquement réputé paresseux et toute sortes de punitions et de tortures sont imaginées pour le guérir de ses « vices » (fer au pied, fer au cou, masque, pince pour écraser les doigts, bâton). Il devient un souffre-douleur et un objet de projection. La limite de la philosophie de Darwin sur la sympathie universelle et de la sagesse du jardin exprimée par Voltaire se trouve dans les cas pratiques de la fiction. Machado va même plus loin. Son œuvre recèle une dimension satirique importante qui fonctionne sur le même mode : il est non seulement un diplomate-écrivain, mais un diplomate-satiriste qui fait naître l'indignation et le jugement en les dissimulant. La charge contre l'esclavage ne passe pas par le pamphlet ou par une dénonciation bruyante, elle n'en résonne pas moins avec une force considérable, longtemps après que les discours enflammés de parlementaires sont tombés aux oubliettes. Il faut imaginer Candide paresseux. Telle est la réponse du métis brésilien à l'homme des Lumières occidental.

²³ Voltaire, *Candide*, chapitre premier, « Comment Candide fut élevé dans un beau château et comment il fut chassé d'icelui ».

CONCLUSION

L'esclavage – et notamment le rapport coût-bénéfice du système - fait débat depuis longtemps au Brésil. La réponse proustienne adoptée par Machado par anticipation – « faire naître l'émotion en la dissimulant » - n'obéit pas à un besoin de déjouer une quelconque censure pro-esclavagiste. Elle est véritablement une habileté artistique et un acte satirique qui comporte une dimension éthique.

Certes, les appels à la miséricorde des esclaves adressés aux maîtres demeurent sans réponse dans la fiction, qu'ils s'adressent à Cândido, dont le nom évoque pureté et innocence, à Mme Rita, patronne des désespérés, ou à Damien, martyr chrétien²⁴. Ces vaines supplications montrent que l'empathie ne se commande pas. L'alternative, dans le domaine du langage, porte donc sur un art de la litote et un art de l'hyperbole, sur le choix de l'implicite ou de l'explicite, la forme interrogative incarnant une version particulièrement efficace de l'appel, entre supplique et menace, dont la tirade de Shylock demeure une expression canonique :

Hath not a Jew eyes? Hath not a Jew hands, organs, dimensions, senses, affections, passions? Fed with the same food, hurt with the same weapons, subject to the same diseases, healed by the same means, warmed and cooled by the same winter and summer as a Christian is? If you prick us, do we not bleed? If you tickle us, do we not laugh? If you poison us, do we not die? And if you wrong us, shall we not revenge? If we are like you in the rest, we will resemble you in that. If a Jew wrong a Christian, what is his humility? Revenge. If a Christian wrong a Jew, what should his sufferance be by Christian example? Why, revenge. The villainy you teach me I will execute—and it shall go hard but I will better the instruction²⁵.

Est-ce qu'un Juif n'a pas d'yeux ? Est-ce qu'un Juif n'a pas des mains, des organes, des mensurations, des sens, des affections, des passions ? Est-ce qu'il ne se nourrit pas avec la même nourriture, est-ce qu'il ne souffre pas des mêmes armes, est-ce qu'il n'est pas soumis aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, réchauffé et refroidi par le même hiver et le même été, comme un Chrétien peut l'être ? Si vous nous piquez, est-ce qu'on ne saigne pas ? Si vous nous chatouillez, est-ce qu'on ne rit pas ? Si vous nous empoisonnez, est-ce qu'on ne meurt pas ? Et, si vous nous faites du mal, est-ce qu'on ne va pas se venger ? Si nous sommes comme vous pour tout le reste, nous vous ressemblons aussi en cela. Si un Juif fait du tort à un Chrétien, à quelle charité a-t-il droit ? À une vengeance. Si un Chrétien fait du tort à un Juif, quelle disposition lui inspire l'exemple du Chrétien ? Eh bien, la vengeance. La méchanceté que

²⁴ Madame Rita et Damien sont les deux protagonistes de la nouvelle « O caso da vara », dans laquelle Damien, jeune séminariste qui a fui le séminaire et s'est réfugié chez Madame Rita, se promet de protéger une jeune esclave maltraitée. Mais sa résolution ne tient pas lorsqu'il faut s'élever contre Madame Rita, dont il dépend pour couvrir sa fuite. Il y a dilemme, mais il est de courte durée et se résout dans le sens de l'intérêt personnel, pas de la justice.

²⁵

William Shakespeare, *The Merchant of Venice*, acte I, scène 3.

vous m'apprenez, je la mettrai en pratique, et vous pouvez compter sur moi pour que je la perfectionne²⁶.

Josiah Wedgwood (1730-1795), fervent abolitionniste et héritier de la fabrique de céramique, s'en souviendra certainement lorsqu'il créera le célèbre médaillon abolitionniste surmonté de la formule interro-négative: « Am I not a man and a brother ? »

Machado, on l'a vu, fait le choix de l'implicite. Outre l'absence de dilemme, de scrupule et d'empathie du chasseur d'esclaves envers sa victime, le récit montre le travestissement éthique qui accompagne l'injustice : le fort apparaît comme juste. Non seulement la désympathie est partagée, mais l'esclave est condamnée. Monica, la tante du couple, fait de la victime une coupable²⁷. La stratégie du diplomate-satiriste fonctionne et le lecteur est amené à éprouver de l'empathie pour l'esclave et du dégoût envers Cândido. Pour autant, on peut se poser la question de l'efficacité de la littérature en dehors d'elle-même, dans le champ de l'action politique. La littérature conduit-elle nécessairement à l'action ? Rien n'est moins sûr. Notre pitié pour le personnage est pour partie prévue, organisée par le texte, qui rend manifeste l'absence de dilemme du chasseur et débouche donc sur une réflexion morale chez le lecteur. Mais, comme l'a rappelé Suzanne Keen²⁸, les dispositions façonnent la lecture plus que la lecture ne façonne les dispositions. Cette perplexité morale est une lecture possible, une entrée dans le texte favorisée par l'organisation du récit, mais en aucun cas obligatoire. Quant à savoir si elle a une quelconque portée pratique...

Au-delà d'une brûlante question d'actualité, qui, une fois « réglée », court le risque de sombrer dans les oubliettes de l'histoire, le thème de l'esclavage, tel que Machado le traite, met en perspective, quitte à les déformer, les pensées philosophiques et littéraires (Darwin, Comte, Voltaire), pour en révéler les zones d'ombre, dans une lecture critique toujours attentive au particulier, aux exceptions, aux « cas²⁹ ».

L'esclavage est un exemple historique emblématique de désympathie et Machado fait par son récit œuvre de mémoire. De plus, il entre en dialogue avec les auteurs passés et présents pour interroger ce phénomène et voir ce qui fait obstacle à la sympathie universelle, tirant la conclusion que la désympathie domine. Machado dépeint ainsi un univers de darwinisme social

²⁶ William Shakespeare, *Le Marchand de Venise*, édition établie, présentée et annotée par François Laroque, traduction de François Laroque, Paris, Le livre de Poche 2008, acte III, scène 1, p. 100.

²⁷ « Disse, é verdade, algumas palavras duras contra a escrava, por causa do aborto, além da fuga ». « Pai contra mãe », *op. cit.*, p. 627. / *Elle eut, il est vrai, quelques mots durs pour l'esclave, à cause de son avortement en plus de sa fuite*. « Chasseur d'esclaves », *op. cit.*, p. 37.

²⁸ « Personnage et tempérament : L'empathie narrative et les théories du personnage », Suzanne Keen, in *Empathie et esthétique*, sous la direction d'Alexandre Gefen et Bernard Vouilloux, Paris, Hermann, 2013.

²⁹ Voir *Pensée morale et genres littéraires*, sous la direction de Jean-Charles Darmon et de Philippe Desan Paris, PUF, 2009.

qui est en réalité son pire cauchemar, satirisé sous la figure du philosophe fou Quincas Borba, qui voit des raisons de se réjouir là où il faudrait au contraire pleurer. Cette analyse va dans le sens de Fredric Bogel, pour qui la cible de la satire est une projection déformée de soi-même ou de ce à quoi l'on craint de ressembler³⁰. À travers le personnage de Quincas Borba, Machado conjure le risque de dés empathie, inhérent au pessimisme qui fut son tropisme mental, comme à l'optimisme qui en est l'inversion délirante. Avec cela, Machado fut un citoyen exemplaire, menant une vie active de fonctionnaire de l'État, au service de l'intérêt général.

De fait, la devise parodique « Au vainqueur les pommes de terre » pourrait être mise en exergue de toute son œuvre. Il existe un hiatus entre ce qui est et ce qui devrait être, béance que Machado se refuse à combler ou à « panser » par le raisonnement, mais qu'il explore par l'imagination. Il interroge le phénomène psychologique de la dés empathie tout autant que le phénomène historique de l'esclavage, en écrivant, en convoquant une culture littéraire présente sous forme d'allusions, de références et de citations³¹. Il pense dans et à partir de la littérature. Au terme de ce parcours, l'empathie apparaît à la fois nécessaire – dans l'ordre des émotions morales, c'est la seule réponse humaine adaptée au problème du mal – et inutile, car elle dépourvue de conséquences pratiques : les personnages de Machado sont rarement accessibles à l'empathie³² envers les esclaves et lorsqu'ils envisagent de les affranchir, c'est pour s'en débarrasser³³. Reste le lecteur, qui sera, on peut l'imaginer ou l'espérer, sensible aux émotions morales nées du récit et accessible aux conséquences induites, passées ou présentes.

³⁰ « Les satiristes ne [cherchent] nullement à rendre compte d'une différence préexistant entre eux et leur objet mais travaillent à construire une telle différence en dépit d'une collusion potentiellement compromettante[□] ». La satire est un « acte d'auto-définition complexe ». *Ibid.*, p. 30.

³¹ Quincas Borba se compare lui-même à Pangloss dans *Les mémoires posthumes de Brás Cubas* après avoir cité des extraits de son oeuvre en quatre volumes sur l'humanisme : « Pangloss, dizia-me ele ao fechar o livro, não era tão tolo como o pintou Voltaire. » (p. 707) / « Pangloss, me dit-il, en fermant le livre, Pangloss n'était pas aussi sot que l'a dépeint Voltaire ». (p. 196).

³² Damien, le jeune séminariste qui a fui le séminaire, éprouve certes de la compassion pour la jeune esclave maltraitée par Mme Rita, mais pas au point de la défendre et de mettre en péril sa propre situation.

³³ Ce ne manque pas de faire Rubião, le héros de *Quincas Borba*.



Médaille abolitionniste (1787), John Wedgwood.